NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

L'HERITIER DE VILLAGE,

COMEDIE,

EN UN ACTE.

Repréſentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy, le 19. Août 1725.

BIBLIOTHECA REGIA PARISIENSIS

BIBLIOTHEQUE NATIONALE

A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë Saint Jacques, à la Science.

M. DCCXXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

75749

LISTE

Des Piéces de Théâtre de Monſieur DE MARIVAUX.

Pour le Théâtre Italien.

Arlequin poli par l'Amour ; Comedie.
La Surpriſe de l'Amour, Comedie.
La Double Inconſtance, Comedie.
Le Prince traveſti, Comedie.
La Fauſſe Suivante, Comedie.
L'Iſle des Eſclaves, Comedie.
L'Héritier de Village, Comedie.
Le Jeu de l'Amour & du Hazard, Comedie.

On trouve dans la même Boutique,

Le nouveau Théâtre Italien, ou Recueil des Comedies repréſentées par les Comediens Italiens du Roy, depuis l'année 1716. auſquelles on a joint les Airs des Vaudevilles, 8. vol. *in*-12.

Les Parodies du nouveau Théâtre Italien, avec les airs des Chanſons & Vaudevilles gravez, 3. vol. *in*-12. *fig.* 1731.

Les Oeuvres de M. Riviere du Frény, avec les airs des Chanſons gravez, 6. vol. *in*-12. *fig.* 1731.

On trouve auſſi tous les autres Théâtres.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

Madame DAMIS.

LE CHEVALIER.

BLAISE, *Payſan.*

CLAUDINE, *femme de Blaiſe.*

COLIN, *fils de Blaiſe.*

COLETTE, *fille de Blaiſe.*

ARLEQUIN, *Valet de Blaiſe.*

GRIFFET, *Clerc de Procureur.*

La Scene eſt dans un Village.

L'HERITIER DE DE VILLAGE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

BLAISE, CLAUDINE, ARLEQUIN.

Blaise entre ſuivi d'Arlequin en gueſtres, & portant un paquet : Claudine entre d'un autre côté.

CLAUDINE.

EH je penſe que vela Blaiſe.

BLAISE.

Eh oüi, noute femme, c'eſt li-même en parſonne.

CLAUDINE.

Voirement, noute homme, vous prenez bian de la peine de revenir ; queu libertinage ! être quatre jours à Paris, demandez-moi à quoi faire !

BLAISE.

Et à voir mourir mon Frere, & je n'y allois que pour ça.

CLAUDINE.

Eh bian que ne finit-il donc, ſans nous coûter tant d'allées & de yenuës ! toûjours il meurt, & jamais ça n'eſt fait : velà deux ou trois fois qu'il lanterne.

BLAISE.

Oh bian, il ne lanternera plus. (*il pleure*) Le pauvre homme a pris ſa ſecouſſe.

CLAUDINE.

Hélas ! il eſt donc trépaſſé ce coup-ci!

BLAISE.

Oh ! il eſt encore pis que ça.

CLAUDINE.

Comment pis !

BLAISE.

Il eſt entarré.

CLAUDINE.

Eh ! il n'y a rian de nouveau à ça : ce

fera queuſſi queumi. Il faut conſiderer qu'il étoit bian vieux, qu'il avoit beaucoup travaillé, bian épargné, bian chipoté ſa pauvre vie.

BLAISE.

T'as raiſon, femme, il aimoit trop l'uſure & l'avarice, il ſe plaignoit trop le vivre, & j'ons opinion que cela l'a tué.

CLAUDINE.

Bref, enfin le vela défunt. Parlons des vivans. T'es ſon unique Hériquier, qu'a-tu trouvé?

BLAISE *riant.*

Eh eh eh, baille-moi cinq ſols de monnoie, je n'ons que de groſſes pieces.

CLAUDINE *le contrefaiſant.*

Eh eh eh, dis donc, Nicaiſe, avec tes cinq ſols de monnoie, qu'eſt-ce que t'en veux faire?

BLAISE.

Eh eh eh, baille-moi cinq ſols de monnoie, te dis-je.

CLADINE.

Pourquoi donc, Nicodeme!

BLAISE.

Pour ce garçon qui apporte mon paquet depis la voiture juſqu'à cheux nous, pendant que je marchois tout bellement & à mon aiſe.

CLAUDINE.

T'es venu dans la voiture !

BLAISE.

Oüi, parce que cela eſt plus commode.

CLAUDINE.

T'as baillé un écu !

BLAISE.

Oh bian noblement. Combien faut-il ! ai-je fait. Un écu, ce m'a-t-on fait : tenez, le vela, prenez ; tout comme ça.

CLAUDINE.

Et tu dépenſe cinq ſols en porteus de paquets !

BLAISE.

Oüi, par maniere de récréation.

ARLEQUIN.

Eſt-ce pour moi les cinq ſols, Monſieur Blaiſe !

BLAISE.

Oüi, mon ami.

ARLEQUIN.

Cinq ſols, un Héritier, cinq ſols, un homme de votre étoffe ! & où eſt la grandeur d'ame !

BLAISE.

Oh qu'à ça ne tienne, il n'y a qu'à dire. Allons, femme, boute un ſou de plus, comme s'il en pleuvoit. [*Arlequin prend & fait la révérence.*]

CLAUDINE.

Ah ! mon homme eſt devenu fou.

BLAISE *à part.*

Morguë queu plaiſir ! alle enrage, alle ne ſçait pas le tu autem. (*tout haut*) Femme, cent mille francs.

CLAUDINE.

Queu coqualane : vela cent mille francs avec cinq ſols à cette heure !

ARLEQUIN.

C'eſt que M. Blaiſe m'a dit par les chemins ; qu'il avoit hérité d'autant de ſon Frere le Mercier.

CLAUDINE.

Eh que dites-vous ! le défunt a laiſſé cent mille francs, Maître Blaiſe ! es-tu dans ton bon ſens ! ça eſt-il vrai !

BLAISE.

Oüi, Madame, ça eſt çartain.

CLAUDINE *joyeuſe.*

Ça eſt certain ! mais ne rêves-tu pas ! n'as-tu pas le çarviau renvarſé !.

BLAISE.

Doucement, ſoyons civils anvers nos parſonnes.

CLAUDINE.

Mais les as-tu vû !

BLAISE.

Je leur ons quaſiment parlé, j'ons été

chez le Maltotier qui les avoit de mon frere, & qui les fait aller & venir pour noute profit, & je les ons laiſſé là, car par le moyen de ſon tricotage ils raportont encore d'autres écus, & ces autres écus qui venont de la manigance, engendront d'autres petits magots d'argent qu'il boutra avec le grand magot, qui par ce moyen devianra ancore pu grand, & j'apportons le papier comme quoi ce monciau du petit & du grand m'appartiant, & comme quoi il me fera délivrance à ma volonté du principal, & de la rente de tout ça dont il a été parlé dans le papier qui en rend témoignage en la préſence de mon Procureur, qui m'aſſiſtoit pour agencer l'affaire.

CLAUDINE.

Ah mon homme! tu me ravis l'ame, ça m'attendrit, ce pauvre biau-frere! je le pleurons de bon cœur.

BLAISE.

Hélas! je l'ons tant pleuré d'abord, que j'en ons prins ma ſuffiſance.

CLAUDINE.

Cent mille francs, ſans compter le tricotage! mais où boutrons-je tout ça.

ARLEQUIN *contrefaiſant leur langage.*

Voilà déja ſix ſols que vous boutez

dans ma poche, & j'attends que vous les boutiez.

BLAISE.

Boute, boute donc femme.

CLAUDINE.

Oh cela eſt juſte; tenez mon bel ami, faites itou manigancer cela par un Maltotier.

ARLEQUIN.

Auſſi ferai-je; je le manigancerai au Cabaret, je vous rends graces, Madame.

BLAISE.

Madame! vois-tu comme il te porte reſpect!

CLAUDINE.

Ça eſt bien agriable.

ARLEQUIN.

N'avez-vous plus rien à m'ordonner, Monſieur?

BLAISE.

Monſieur! ce garçon-là ſcait vivre avec les gens de note ſorte. J'aurons beſoin de laquais, retenons d'abord cetila, je bariolerons nos caſaques de la couleur de ſon habit.

CLAUDINE.

Prenons, retenons, bariolons, c'eſt fort bian fait; mon poulet.

BLAISE.

Voulez-vous me ſarvir mon ami, & avez-vous ſarvi de gros Seigneurs!

ARLEQUIN.

Bon, il y a huit ans que je ſuis à la Cour.

BLAISE.

A la Cour! vela bian noute affaire, je ly baillerons ma fille pour aprentie, il la fera Courtiſanne.

ARLEQUIN *à part.*

Ils ſont encore plus bêtes que moi, profitons-en. [*tout haut.*] O laiſſez-moi faire, Monſieur, je ſuis admirable pour élever une fille, je ſçai lire & écrire, dans le latin, dans le françois, je chante gros comme un orgue, je fais des complimens; d'ailleurs, je verſe à boire comme un robinet de fontaine, j'ai des perfections charmantes. J'allois à mon Village voir ma ſœur; mais ſi vous me prenez, je lui ferai mes excuſes par lettre.

BLAISE.

Je vous prends, vela qui eſt fait, je ſis votre maître, & vous êtes mon ſarviteur.

ARLEQUIN.

Serviteur très-humble, très-obéïſſant & très-gaillard Arlequin; c'eſt le nom du perſonnage.

CLAUDINE.

Le nom eſt drole. Parlons des gages à préſent. Combian voulez-vous gagner!

ARLEQUIN

Oh! peu de choſe, une bagatelle, cent écus pour avoir des épingles.

CLAUDINE.

Diantre! vous en voulez donc lever une boutique!

BLAISE.

Eh morgué, ſouvians-toi de la nichée des cent mille francs, n'avons-je pas des écus qui nous font des petits, c'eſt comme un colombier; ç'a, allons, mon ami, c'eſt marché fait; tenez, vela noute maiſon, allez vous-en dire à nos enfans de venir. Si vous ne les trouvez pas, vous irez les charcher là où ils ſont, ſtapendant que je convarſerons moi & noute femme.

ARLEQUIN.

Converſez, Monſieur, j'obéïs, & j'y cours.

SCENE II.

BLAISE, CLAUDINE.

BLAISE.

AH ça, Claudine, j'ons passé dix ans à Paris, moi. Je connoissons le monde, je vais te l'apprendre, nous vela riche, faut prendre garde à ça.

CLAUDINE.

C'est bian dit, mon homme, faut jouir.

BLAISE.

Ce n'est pas le tout que de jouir, femme, faut avoir de belles manieres.

CLAUDINE.

Certainement, & il n'y a d'abord qu'à m'habiller de brocard, acheter des jouïaux & un collier de parles, tu feras pour toi à l'avenant.

BLAISE.

Le brocard, les parles & les jouyaux ne font rian à mon dire, t'en auras à bauge, j'aurons itou du d'or sur mon habit. J'a-

vons déja acheté un caſtor avec un caſaquin de friperie queje boutrons en attendant que j'ayons tout mon équipage à forfait, je dis tant ſeulement que c'eſt le Marchand & le Tailleur qui baillons tout cela; mais c'eſt l'honneur, la fiarté & l'eſprit qui baillont le reſte.

CLAUDINE.

De l'honneur, j'en avons à revendre d'abord.

BLAISE.

C'a ſe peut bian; ſtapendant de cette marchandiſe-là il ne s'en vend point, mais il s'en part biaucoup.

CLAUDINE.

Oh bian donc je n'en vendrai ni n'en pardrai.

BLAISE.

C'a ſuffit; mais je ne parle point de cet honneur de conſcience, & cetila tu te contenteras de l'avoir en ſecret dans l'ame; la, t'en auras biaucoup ſans en montrer tant.

CLAUDINE.

Comment, ſans en montrer tant, je ne montrerai pas mon honneur!

BLAISE.

Eh morgué tu ne m'entends point: c'eſt que je veux dire qu'il ne faut faire ſem-

blant de rian, qu'il faut ſe conduire à l'aiſe, avoir une vartu négligente; ſe parmettre un maintien commode, qui ne ſoit point malhonnête, qui ne ſoit point honnête non plus; de ça qui va comme il peut, entendre tout, repartir à tout, badiner de tout.

CLAUDINE.

Sçavoir queu badinage on me fera.

BLAISE.

Tian par exemple, prends que je ne ſois pas ton homme, & que t'es la femme d'un autre: je te connois, je vians à toi, & je batifole dans le diſcours; je te dis que t'es agriable, que je veux être ton amoureux, que je te conſeille de m'aimer, que c'eſt le plaiſir, que c'eſt la mode; Madame par-ci, Madame par-là, ou eſtes trop belle, qu'eſce qu'ou en voulez faire! prenez avis, vos yeux me tracaſſent, je vous le dis, qu'en ſera-t-il! qu'en fera-t-on! & pis des petits mots charmans, des pointes d'eſprit, de la malice dans l'œil, des ſingeries de viſage, des tranſportemens; & pis, Madame, il n'y a morgué pas moyen de durer, boutez ordre à ça: & pis je m'avance, & pis je plante mes yeux ſur ta face, je te prends une main, queuquefois deux, je te ſarre, je m'agenouille, que repars-tu à ça!

CLAUDINE.

CLAUDINE.

Ce que je repartis, Blaiſe, mais vraiment je te repouſſe dans l'eſtomas d'abord.

BLAISE.

Bon.

CLAUDINE.

Puis après je vais à reculons.

BLAISE.

Courage.

CLAUDINE.

Enſuite je devians rouge, & je te dis: pour qui tu me prand, je t'appelle un impartinant, un vaurian; ne m'attaque jamais, ce fais-je, en te montrant les poings, ne vians pas envars moi, car je ne ſis pas aiſiée: vois-tu bian, n'y a rian à faire ici pour toi; va-t-en, tu n'eſt qu'un beliſtre.

BLAISE.

Nous vela tout juſte, vela comme ça ſe pratique dans noute Village: cet honneur-là qui eſt tout d'une piece, eſt fait pour les champs; mais à la Ville ça ne vaut pas le diable, tu paſſerois pour un je ne ſçai qui.

CLAUDINE.

Le drôle de trafic! mais pourtant je ſis mariée; que dirai-je en réponſe!

BLAISE.

Oh je vaite bailler le régime de tout

ça. Quian ; quand quelqu'un te dira; je vous aime bian, Madame, (*il rit*) ha ha ha, vela comme tu feras, ou bian jolîment, ça vous plaît à dire ; il te repartira, je ne raille point; tu repartiras, eh bian tope, aimez moi ; s'il te prenoit les mains, tu l'appelleras badin; s'il te les baiſe, eh bian ſoit, il n'y a rian de gâté; ce n'eſt que des mains au bout du compte : s'il t'atrape queuque baiſer ſur le chignon, voire ſur la face, il n'y aura point de mal à ça ; atrape qui peut, c'eſt autant de pris, ça ne te regarde point : ça viant juſqu'à toi, mais ça te paſſe, qu'il te lorgne tant qu'il voudra, ça aide à paſſer le tems ; car, comme je te dis, la vartu du biau monde n'eſt point hargneuſe, c'eſt une vartu douce que la politeſſe a bouté à ſe faire à tout ; alle eſt folichonne, alle a le mot pour rire, ſans façon, point conſiderante, alle ne donne rian, mais ce qu'on li vole alle ne court pas après. Vela l'arrangement de tout ça, vela ton devoir de Madame quand tu le feras.

CLAUDINE.

Et drez que c'eſt la mode pour être honnête, je varrons ; cette vartu-là n'eſt pas plus difficile que la nôtre. Mais mon homme, que dira-t-il ?

BLAISE.

Moi ! rian. Je te varrions un regiment de galans à l'entour de toi, que je ſis obligé de paſſer mon chemin ; c'eſt mon ſçavoir vivre que ça, li aura trop de froidure entre nous.

CLAUDINE.

Blaiſe, cette froidure me chiffonne, ça ne vaut rian en ménage : je ſis d'avis que je nous aimions bian au contraire.

BLAISE.

Nous aimer, femme ! morgué il faut bian s'en garder ; vraiment ça jetteroit un biau cotton dans le monde.

CLAUDINE.

Helas, Blaiſe, comme tu fais ! & qui eſt-ce qui m'aimera donc moi !

BLAISE.

Pargué ce ne ſera pas moi, je ne ſis pas ſi ſot ni ſi ridicule.

CLAUDINE.

Mais quand je ne ſerons que tous deux, eſt-ce que tu me hairas ?

BLAISE.

Oh ! non, je penſe qu'il n'y a pas d'obligation à ça : ſtapendant je nous en informerons pour être pus ſurs ; mais il y a une autre bagatelle qui eſt encore pour le bon air : c'eſt que j'aurons une maîtreſſe

qui ſera queuque chiffon de femme qui ſera bian laide & bian ſotte, qui ne m'aimera point, que je n'aimerai point non pus; qui me fera des niches, mais qui me coûtera biaucoup, & qui ne vaura guerre & c'eſt là le plaiſir.

CLAUDINE.

Et moi, combian me coûtera un galant! car c'eſt mon devoir d'honnête Madame d'en avoir un itou, n'eſt-ce pas!

BLAISE.

T'en aura trente, & non pas un.

CLAUDINE.

Oui, trente à l'entour de moi à cauſe de ma vartu commode; mais ne me faut-il pas un galant à demeure!

BLAISE.

T'as raiſon, femme, je penſe itou que c'eſt de la belle maniere, ça ſe pratique; mais ce chapitre là ne me reviant pas.

CLAUDINE.

Mon homme, ſi je n'ons pas un amoureux ça nous fera tort, mon ami.

BLAISE.

Je le vois bian, mais morgué je n'avons pas l'eſprit aſſez farme pour te parmettre ça, je ne ſommes pas encore aſſez naturiſez gros Monſieur; tian paſſe toi de galant, je me paſſerai d'amoureuſe.

CLAUDINE.

Faut eſperer que le bon exemple t'enhardira.

BLAISE.

C'a ſe peut bian, mais tout le reſte eſt bon, & je m'y tians; mais nos enfans ne venons point, c'eſt que noute laquais les charche, je m'en vais voir ça. Vela noute Dame & ſon couſin le Chevalier qui ſe promenent; je vais quitter la farme de ſa couſine, s'ils t'accoſtent, tians ton rang, fais-toi rendre la reverence qui t'appartient, je vais revenir. Si le Fiſcal à qui je devois de l'argent arrive, dis li qu'il me parle.

SCENE III.

CLAUDINE, LE CHEVALIER, Madame DAMIS,

CLAUDINE *à part.*

PRomenons-nous itou pour voir ce qu'ils me diront.

LE CHEVALIER.

Je ſuis de votre goût, Madame; j'aime

Paris, c'eſt le ſalut du galant homme, mais il fait cher vivre à l'Auberge.

Madame DAMIS.

Feu Monſieur Damis ne m'a laiſſé qu'un bien aſſez en déſordre, j'ai beſoin de beaucoup d'économie, & le ſéjour de Paris me ruineroit, mais je ne le regrette pas beaucoup; car je ne le connois guere. Ah vous voilà, Claudine, votre mari eſt-il revenu! A-t-il fait nos commiſſions!

CLAUDINE.

Avec votre parmiſſion, à qui parlez-vous donc, Madame!

Madame DAMIS.

A qui je parle, à vous, ma mie.

CLAUDINE.

Oh bian! il n'y a ici ni maître ni maîtreſſe.

Madame DAMIS.

Comment me répondez-vous! Que dites-vous de ce diſcours, Chevalier!

LE CHEVALIER *riant*.

Qu'il eſt ruſtique, & qu'il ſent le terroir: Eh eh eh...

CLAUDINE *la contrefaiſant*.

Eh eh eh, comme il ricane.

LE CHEVALIER.

Couſine, penſez-vous qu'elle me raille!

Madame DAMIS.

Vous n'en pouvez pas douter.

LE CHEVALIER.

Eh ! donc je conclus qu'elle eſt folle.

CLAUDINE.

Tenez, je vous parle à tous deux, car vous ne ſçavez pas ce que vous dites, vous ne ſçavez pas le tu autem. Boutez-vous à votre devoir, honorez ma parſonne, traitez-moi de Madame, demandez-moi comment ſe porte ma ſanté, mettez au bout queuque coup de chapiau, & pis vous vairrais. Allons, commencez.

LE CHEVALIER.

Ce genre de folie eſt divertiſſant. Voulez-vous que je la complimente !

Madame DAMIS.

Vous n'y ſongez pas, Chevalier, c'eſt une impertinente qui perd le reſpect, & vous devriez la faire taire.

LE CHEVALIER.

Moi la faire taire ! arrêter la langue d'une femme ! un bataillon encore paſſe.

CLAUDINE.

Ah ah ah, par ma fiqué ça eſt trop drôle.

Madame DAMIS.

Son mari me fera raiſon de ſon inſolence.

CLAUDINE.

Bon, mon mari, eſt-ce que je nous ſou-

cions l'un de l'autre, j'avons le bel air nous de ne nous voir quaſiment pas. Vous qui n'avez jamais quitté votre chatiau, cela vous paſſe, auſſi bian que la vartu folichone.

LE CHEVALIER.

Cette vertu folichone m'enchante, ſon extravagance petille d'invention : va ma poule, va, ſans dis, je t'aime mieux folle que raiſonnable.

CLAUDINE.

Oh ceti-là vaut trop, ils font envars moi ce que j'ons fait envars mon homme ; il me croyons le çarviau parclus : ne leur diſons rian ; vela Blaiſe qui viant.

SCENE IV.

BLAISE, COLETTE, COLIN, ARLEQUIN, *& les Acteurs précedens.*

Madame DAMIS.

VOilà ſon mari. Maître Blaiſe, expliquez nous un peu le procedé de votre femme. A-t-elle perdu l'eſprit ! Elle

Elle ne me répond que des impertinences.

BLAISE *après les avoir tous regardé.*

Parſonne ne ſaluë. (*à Claudine*) leur as-tu dit l'heritage du biau frere ?

CLAUDINE.

Non, mais j'ai bian tenu mon rang.

Madame DAMIS.

Mais, Blaiſe, faites donc réflexion que je vous parle.

BLAISE.

Prenez un brin de patience, Madame; comportez-vous doucement.

LE CHEVALIER *d'un air ſérieux.*

J'examine Blaiſe, ſa femme eſt folle; je le croi à l'uniſſon.

BLAISE *à Arlequin.*

Noute laquais, dites à ces enfans qu'ils ſe carraint.

ARLEQUIN.

Carrez-vous, enfans.

COLIN *riant.*

Oh oh oh.

Madame DAMIS.

En vérité voilà l'aventure la plus ſinguliere que je connoiſſe.

BLAISE.

Ah ça, vous dites comme ça, Madame, que Madame vous a dit des impartinences. Pour réponſe à ça, je vous dirai d'a-

bord que ça ſe peut bian ; mais je ne m'en embaraſſe point ; car je n'y prends ni n'y mets, je ne nous mêlons point du tracas de Madame ; c'eſt peut-être que le reſpect vous a manqué. Enfin finale, accommodez-vous, Meſdames.

LE CHEVALIER.

Eh bien, couſine, le vertigo n'eſt-il pas double ! Voyons les enfans, je les croi uniformes. Qu'en dites-vous, petite folle !

ARLEQUIN.

Parlez ferme.

COLLETTE.

Allez-y voir ; vous n'avez rien à me commander.

LE CHEVALIER *à Colin.*

A vous la balle, mon fils, ne dérogez-vous point !

ARLEQUIN.

Courage.

COLIN.

Laiſſez-moi en repos, malappris.

LE CHEVALIER.

Par tout le même timbre. (*à Arlequin*) Et toi bélitre !

ARLEQUIN *contrefaiſant le Gaſcon.*

Je chante de même, c'eſt moi qui ſuis le Précepteur de la famille.

BLAISE.

Les vela bian ébaubis, je m'en vais ranger tout ça. Madame Damis, acoutez-moi, tout ceci vous renverſe la çarvelle, c'eſt pis qu'une egnime pour vous & voute couſin. Oh bian de cette egnime en veci la clef & la ſarrure. J'avions un frere, n'eſt-ce-pas !

LE CHEVALIER.

Nouvelle diviſion. Eh bien ce frere ?

BLAISE.

Il eſt parti.

LE CHEVALIER.

Dans quelle voiture !

BLAISE.

Dans la voiture de l'autre monde.

LE CHEVALIER.

Eh bien, bon voïage : mais changez-nous de vertigo, celui-ci eſt triſte.

BLAISE.

La fin en eſt plus drôle. C'eſt que, ne vous en déplaiſe, j'en avons herité de cent mille francs, ſans compter les broutilles : & velà la preuve de mon dire, *ſigné*, Rapin.

COLIN *riant.*

Oh oh, je ſerons Chevalié itou moi.

COLETTE.

J'allons porter le taffetas.

CLAUDINE.

Et an nous portera la queuë.

ARLEQUIN.

Pour moi, je ne veux que la clef de la cave.

LE CHEVALIER *à Madame Damis après avoir lû.*

Sandis ! le galant homme dit vrai, couſine, je connois ce Rapin, & ſa ſignature; voilà cent mille francs, c'eſt comme s'il en tenoit le coffre, je les honore beaucoup ; & cela change la theſe.

Madame DAMIS.

Cent mille francs !

LE CHEVALIER.

Il ne s'en faut pas d'un ſou. (*à Blaiſe*) Monſieur, je ſuis votre ſerviteur, je vous fais réparation, vous êtes ſage, judicieux & reſpectable. Quant à Meſſieurs vos enfans, je les aime : le joli Cavalier ! la charmante Damoiſelle ! que d'éducation ! que de graces & de gentilleſſes !

CLAUDINE ET BLAISE.

Ah ! vous nous flattez par trop.

BLAISE.

Cela vous plaît à dire, & à nous de l'entendre. Allons, enfans, tirez le pied, faites voute reverence avec un petit compliment de rencontre.

COLETTE *faiſant la révérence.*

Monſieur, vos graces l'emportont ſur les nôtres, & j'avons encore plus de reconnoiſſance que de mérite.

Le Chevalier ſalue.

ARLEQUIN.

Et vous, Colin.

COLIN *ſaluant.*

Monſieur, je ſis de l'opinion de ma ſœur, ce qu'alle a dit, je le dis.

ARLEQUIN.

Colin fait *bis.*

LE CHEVALIER.

On ne peut de répetitions plus ſpirituelles; vous m'enchantez, je n'en ai point aſſez dit : cent mille francs, capdebious ! vous vous mocquez, vous êtes trop modeſtes, & ſi vous me fachez, je vous compare aux aſtres tous tant que vous êtes.

BLAISE.

Femme, entens-tu les aſtres !

LE CHEVALIER.

Quant à Madame, je la ſupplie ſeulement de me recevoir au nombre de ſes amis, tout dangereux qu'il eſt d'obtenir cette grace ; car je n'en fais point le fin, elle poſſede un embonpoint, une majeſté, un maſſif d'agrément, qu'il eſt difficile de voir innocemment. Mais baſte, il m'arri-

vera ce qu'il pourra, je ſuis acoûtumé au feu ; mais je lui demande à ſon tour une grace. Me l'accorderez-vous, belle perſonne ! (*il lui prend la main qu'il fait ſemblant de vouloir baiſer.*)

CLAUDINE.

Allons, vous n'êtes qu'un badin.

LE CHEVALIER.

Ne me refuſez pas, je vous prie.

CLAUDINE.

He bian baiſez, ce n'eſt que des mains au bout du compte.

LE CHEVALIER *la menant vers Madame Damis.*

Raccommodez-vous avec la Couſine. Allons, Madame Damis, avancez : j'ai meſuré le terain, à vous le reſte. (*tout bas ce qui ſuit.*) Ne réſiſtez point, j'ai mon deſſein ; lâchez-lui le titre de Madame.

CLAUDINE *préſentant la main à Madame Damis.*

Boutez dedans, Madame, boutez, je ne ſis point fâchée.

Madame DAMIS.

Ni moi, non plus, Madame Claudine, je ſuis ravie de votre fortune, & je vous accorde mon amitié.

CLAUDINE.

Je vous gratifions de la même, & je vous désirons bonne chance.

LE CHEVALIER.

Mettez une accolade, brochant sur le tout, je vous prie ; bon, voilà qui est bien : alte-là maintenant, je requiers la permission de dire un mot à l'oreille de la Cousine.

BLAISE.

Je vous parmettons de le dire tout haut.

ARLEQUIN.

Et moi itou ; Mais M. le Chevalier, où est mon compliment à moi qui suis le docteur de la maison !

LE CHEVALIER.

Le docteur a raison, je l'oubliois : eh bien, va, je te trouve bouffon ; vante-toi de ma bienveillance, je t'en honore, & ta fortune est faite.

ARLEQUIN.

Grand-merci de la gasconade.

LE CHEVALIER *tire à part Madame Damis pour lui dire ce qui suit.*

Cousine, sentez vous mon projet ! Cette canaille a cent mille francs, vous êtes veuve, je suis garçon, voici un fils, voilà une fille, vous n'êtes pas riche, mes

finances ſont modeſtes : les légitimes de la Garonne: Vous les connoiſſez; propoſons d'épouſer : ce ſont des Villageois : mais qu'eſt-ce que cela fait ! regardons le tout comme une intrigue paſtorale ; le mariage ſera la fin d'une Eglogue. Il eſt vrai que vous êtes noble ; moi je le ſuis depuis le premier homme ; mais les premiers hommes étoient paſteurs ; prenez donc le paſtoreau, & moi la paſtourelle. Ils ont cinquante mille francs chacun, couſine, cela fait de belles houlettes. En voulez-vous votre part ! He donc, Colin eſt jeune, & ſa jeuneſſe ne vous meſſiera pas. Madame DAMIS.

Chevalier, l'idée me paroît aſſez ſenſée; mais la démarche eſt humiliante.

LE CHEVALIER.

Couſine, ſçavez-vous ſouvent dequoi vit l'orgueil de la Nobleſſe ! de ces petites hontes qui vous arrêtent. La belle gloire, c'eſt la raiſon cadedis, ainſi j'acheve : (*à Blaiſe & à ſa Femme*) Monſieur & Madame Blaiſe, ſi ces aimables enfans vouloient ſe promener un petit tour à l'écart, je vous ouvrirois une penſée qui me paroît piquante.

BLAISE.

Hola, Précepteur, boutez de la mar-

ge entre nous, convarſez à dix pas. (*Les enfans ſe retirent après avoir ſalué la compagnie qui les ſalue auſſi.*

SCENE V.

LE CHEVALIER, Me. DAMIS, BLAISE, CLAUDINE.

LE CHEVALIER.

REvenons à nos moutons; vous ſçavez qui je ſuis, vous me connoiſſez depuis long-tems.

BLAISE.

Oh qu'oui, vous ne teniez pas trop de compte de nous dans ce tems-là.

LE CHEVALIER.

Oh des ſottiſes j'en ai fait dans ma vie tant & plus: oublions ce-là. Vous ſçavez donc qui je ſuis: le couſin Damis avoit épouſé la couſine, j'ai l'honneur d'être Gentilhomme, eſtimé, perſonne n'en doute; je ſuis dans les troupes, je ferai mon chemin, ſandis, & rapidement, cela s'enſuit. Je n'ai qu'un aîné, le Ba-

ron de Lydas, un Seigneur languiſſant, un Cazanier incommodé du poumou, il faut qu'il meure & point de lignée, j'aurai ſon bien, cela eſt net. D'un autre côté, voilà Madame Damis, veuve de qualité, jeune & charmante, ſes facultez vous les ſçavez, bonne Seigneurie, grand château, ancien comme le tems, un peu délabré, mais on le maſſonne. Or elle vient de jeter ſur M. Colin un regard, que ſi le défunt en avoit vû la friponnerie, je lui en donnois pour dix ans de tremblement de cœur; ce regard, vous l'entendez camarade.

BLAISE.

Oh dame noute fils, c'eſt une petite face auſſi bien trouſſé qu'il y en ait.

LE CHEVALIER.

Vous y êtes, & la couſine rougit.

Madame DAMIS.

En verité, Chevalier, vous êtes un indiſcret.

BLAISE.

Oh il n'y a pas de mal à ça, Madame, ça eſt grandement naturel.

CLAUDINE.

Oh pour ça, faut avouer que Colin eſt biau, n'en dit par tout qu'il me reſſemble.

Madame DAMIS.

Beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je le garantis beau, je vous ſoûtiens plus belle.

BLAISE.

Oui, oui; Madame eſt prou gentille; mais je ne voyons rian de ça moi; car ce n'eſt que ma femme, pourſuivez.

LE CHEVALIER.

Je vous diſois donc, que Madame a regardé M. Colin, qu'elle le parcouroit en le regardant, & ſembloit dire: *Que n'êtes-vous a moi, le petit bon homme! Que vous ſeriez bien mon fait!* là-deſſus je me ſuis mis à regarder Mademoiſelle Collette, la Demoiſelle en même tems a tourné les yeux deſſus moi; tourner les yeux deſſus quelqu'un, rien n'eſt plus ſimple, ce ſemble; cependant du tournement d'yeux dont je parle, de la beauté dont ils étoient, de ſes charmes & de ſa douceur, de l'émotion que j'ai ſenti, ne m'en demandez point de nouvelles, voyez-vous; l'expreſſion me manque, je n'y comprens rien: Eſt-ce votre fille, eſt-ce l'amour qui m'a regardé: je n'en ſçai rien, ce ſera ce que l'on voudra: je parle d'un prodige, je l'ai vû, j'en ai fait l'épreuve, &

n'en réchaperai point. Voilà toute la connoiſſance que j'en ai.

BLAISE.

Par la jarnigué ça eſt merveilleux; mais voyez donc cette petite maſque.

CLAUDINE.

Ah, M. Blaiſe, alle a deux pruniaux bian malins.

BLAISE.

Que faire à ça, ſe ſont les mians tous brandis.

Madame DAMIS.

De beaux yeux ſont un grand avantage.

LE CHEVALIER.

Oui, pour qui les porte, j'en conviens; mais qui les voit en paye la façon, & je me ſerois bien paſſé que M. Blaiſe eût donné copie des ſiens à ſa fille.

BLAISE.

Pardi tenez, j'avons quaſi regret d'avoir comme çà baillé note mine à nos enfans, puiſque ça vous tracaſſe.

LE CHEVALIER.

Homme d'honneur, ce que vous dites eſt touchant; mais il eſt un moyen.

CLAUDINE.

Lequeul!

LE CHEVALIER.

Le titre de votre gendre me ſortiroit

d'embarras, par exemple, & moyennant le nom de Bru, la couſine guériroit. Je vous ai dit le mal, je vous montre le remede.

BLAISE.

Madame, êtes-vous d'avis queno u les guariſſions !

LE CHEVALIER.

Bellemere, ne bronchez pas, je me retiens pour votre fille ; ne rebutez pas les deſcendans que je vous offre, prenez place dans l'Hiſtoire.

CLAUDINE *à part.*

Queu plaiſir ! Oh bian je nous accorcordons à tout, pourvû que Madame n'aille pas dire que ce mariage n'eſt pas de nivau avec elle.

BLAISE.

Oh morguenne tout va de plain pied ici ; il n'y a ni à monter, ni à deſcendre, voyez-vous !

LE CHEVALIER.

Couſine, répondez, faites voir la modeſtie de vos ſentimens.

Madame DAMIS.

Puiſque vous avez découvert ce que je penſois, je n'en ferai plus de myſtere : je ſouſcris à tout ce que vous ferez, on ſera content de mes manieres ; je ſuis née

ſimple & ſans fierté, & votre fils m'a plû, voilà la vérité.

LE CHEVALIER.

Repartez, beau pere.

BLAISE.

Touchez-là, mon gendre, allons ma bru, çà vaut fait : j'acheterons de la Nobleſſe, alle ſera toute neuve, alle en durera plus long-tems, & ſoutianra la vôtre qui eſt un peu uſée. Pour ce qui eſt d'en cas d'à préſent, allez prendre un doigt de collation, Madame Claudine, menez-les voir cheus nous, & dites à noute laquais qu'il arrive pour me parler. Je l'attends ici, faites itou avertir les violoneus, car je veux de la joye.

Le Chevalier donne la main aux Dames après avoir ſalué Blaiſe.

SCENE VI.

BLAISE *ſe promene en ſe carrant.*

PArlons un peu ſeuls; car à cette heure que je ſis du biau monde, faut avoir de grandes réfléxions à cauſe de

mes grandes affaires. Allons, révons donc tout en nous promenant. (*Il réve.*) Un pere de famille a bian du ſouci ; & c'eſt une mauvaiſe graine que des enfans. Drès que çà eſt grand, çà veut tâter de la noce ; ſtapendant on a un rang qui brille, des équipages qui alochont toûjours, des laquais qui grugeont tout, & ſans ce tintamarre-là, on ne ſçauroit vivre. Les petites gens ſont bianheureux. Mais il y a une bonne coutume ; An emprunte aux Marchands, & an ne les paye point, çà ſoûtient un ménage. Stapendant il m'eſt avis que je faiſons un métier de fous, nous autres honnêtes gens. ... Mais vela notre Fiſcal qui viant, je l'y devons de l'argent ; mais il n'y a rian à faire, je ſçavons mon devoir.

SCENE VII.

LE FISCAL, BLAISE.

LE FICAL.

BOnjour, Maître Blaiſe.

BLAISE.

Serviteur, noute Fiſcal, mais appellez-moi, Monſieur Blaiſe; çà m'appartiant.

LE FISCAL *riant.*

Ah ah ah! j'entends; votre fortune a hauſſé vos qualitez. Soit, M. Blaiſe, je me réjouis de votre avanture, vos enfans viennent de me l'apprendre; je vous en fais compliment, & je vous prie en même-tems de me donner les cinquante francs que vous me devez depuis un mois.

BLAISE.

Çà eſt vrai, je reconnois la dette, mais je ne ſçaurois la payer, çà me ſeroit reproché.

LE FISCAL,

Comment vous ne ſçauriez me payer! Pourquoi!

BLAISE.

Parce que çà n'eſt pas daigne d'une parſonne de ma competence; çà me tourneroit à confuſion.

LE FISCAL.

Qu'appellez-vous confuſion! Ne vous ai-je pas donné mon argent!

BLAISE.

Eh bian oüi, je ne vai point à l'encontre; vous me l'avez baillé, je l'ons reçû,

reçû, je vous le dois, je vous ai baillé mon écrit, vous n'avez qu'à le garder : venez de jour à autre me demander votre deub, je ne l'empêche point ; je vous remettrons, & pis vous revianrez, & pis je vous remettrons, & par ainſi de remiſe en remiſe le tems ſe paſſera honnêtement. Vela comme ça ſe fait.

LE FISCAL.

Mais eſt-ce que vous vous mocquez de moi !

BLAISE.

Mais morgué, boutez-vous à ma place. Voulez-vous que je me parde de réputation pour cinquante chetifs francs ! çà vaut-il la peine de paſſer pour un je ne ſçai qui en payant ! Pargué encore faut-il acouter la raiſon. Si ça ſe pouvoit ſans torner au préjudice de mon état, je le ferions de bon cœur ; j'ons de l'argent, tenez, en vela. Il m'eſt bian parmis d'en bailler en emprunt, çà ſe pratique ; mais en payement, ça ne ſe peut pas.

LE FISCAL *à part.*

Oh oh, voici mon affaire. Il vous eſt permis d'en prêter, dites-vous !

BLAISE.

Oh ! tout à-fait parmis.

LE FISCAL.

Effectivement le privilege eſt noble, & d'ailleurs il vous convient mieux qu'à un autre ; car j'ai toûjours remarqué que vous êtes naturellement généreux.

BLAISE *riant & ſe rengorgeant.*

Eh eh, oüi, pas mal, vous tournez bian çà. Faut nous cajoler nous autres gros Monſieurs, j'avons en effet de grands mérites, & des mérites bian commodes; car çà ne nous coûte rian ; an nous les baille, & pis je les avons ſans les montrer; vela toute la çarimonie.

LE FISCAL.

Je prévois que vous aurez beaucoup de ces vertus-là, M. Blaiſe.

BLAISE *lui donne un petit coup ſur l'épaule.*

Ça eſt vrai, M. le Fiſcal, çà eſt vrai. Mais morgüé vous me plaiſés.

LE FISCAL.

Bian de l'honneur à moi.

BLAISE.

Je ne dis pas que non.

LE FISCAL.

Je ne vous parlerai plus de ce que vous me devez.

BLAISE.

Si fais da, je voulons que vous nous en

parliez ; faut-il pas que je vous amuſions?

LE FISCAL.

Comme vous voudrez : je ſatisferai là-deſſus à la dignité de votre nouvelle condition, & vous me payerez quand il vous plaira.

BLAISE.

Chiquet à chiquet, dans quelques dizaines d'années.

LE FISCAL.

Bon bon, dans cent ans ; laiſſons cela : Mais vous avez l'ame belle, & j'ai une grace à vous demander, qui eſt de vouloir bien me prêter cinquante francs.

BLAISE,

Tenez, Fiſcal, je ſis ravis de vous ſarvir, prenez.

LE FISCAL.

Je ſuis honnête homme, voici votre billet que je déchire, me voilà payé.

BLAISE.

Vous vela payé, Fiſcal! jarnigué çà eſt bian malhonnête à vous ; morgué ce n'eſt pas comme çà qu'on triche l'honneur des gens de ma ſorte ; c'eſt un affront.

LE FISCAL *riant.*

Ah ah ah, l'original homme ! avec ſes mérites qui ne lui coûteront rien.

SCENE VIII.

BLAISE, ARLEQUIN ET SES ENFANS.

BLAISE.

PAr là sanguienne il m'a vilainement attrapé-là ; mais je l'y revaudrai.

ARLEQUIN.

M. que vous plaît-il de moi?

BLAISE.

Il me plaît que vous bailliez une petite leçon de bonne maniere à nos enfans : dressez-lez un petit brin selon leur qualité, à celle fin qu'ils puissent tantôt batifoler à la grandeur, suivant les balivarnes du biau monde ; vous ferez bian çà?

ARLEQUIN.

Eh qu'oüi, j'ai sifflé plus de vingt linotes en ma vie, & vos enfans auront bien autant de mémoire.

COLIN.

Papa, je n'irons donc pas trouver la compagnie!

ARLEQUIN.

Dites Monſieur, & non papa.

COLIN.

Monſieur! eſt-ce que ce n'eſt pas mon pere!

BLAISE.

N'importe, petit garçon, faites ce qu'on vous dit.

COLETTE.

Et moi, papa, dis-je, Monſieur, irons-je....

BLAISE.

Ecoutez tous deux ce qu'il vous dira auparavant, & pis venez, quand vous ſçaurez la politeſſe; car je vous marie tous deux, voyez-vous!

COLIN.

Oh oh, vela qui eſt bon; j'aime le mariage moi, & je ſerai l'homme de qui!

BLAISE.

De Madame Damis.

COLIN *en ſe frottant les mains.*

Tatigué que j'allons rire.

ARLEQUIN.

Ce tranſport eſt bon, je l'approuve; mais le geſte n'en vaut rien, je le caſſe.

COLETTE *à Arlequin.*

Et moi, mon bon Monſieur, qui eſt-ce qui me prend!

BLAISE.

M. le Chevalier.

COLETTE.

Eh bian tant mieux, je ſerai Chevaliere.

BLAISE.

Je vais toûjours devant. Commencez la leçon, & faites vîte.

ARLEQUIN.

Allons, étudions.

SCENE IX.

ARLEQUIN. COLETTE.

ARLEQUIN.

LAiſſez-moi me recueillir un moment. (*à part.*) Qu'eſt-ce que je leur dirai! je n'en ſçai rien; car du beau monde je n'en ai vû que dans les ruës en paſſant; voilà tout le monde que je ſçai. N'importe, je me ſouviens d'avoir vû faire l'amour, j'entendis quelques paroles, en voilà aſſez. (*tout haut.*) Ah ça approchez; comme ainſi ſoit qu'il n'eſt rien de ſi beau que les ſimilitudes, commençons doctement par-là. Prenez, M. Co-

lin, que vous êtes l'amant de Mademoiſelle Colette, parlez-lui d'amour, & elle vous répondra ; voyons.

COLIN *ſaute de joye.*

Parlez-donc, Mademoiſelle, vous vela donc !

COLETTE.

Oüi, Monſieur, me voilà. De quoi s'agit-il !

COLIN.

Il s'agit, Mademoiſelle, qu'il y a bian des nouvelles.

COLELTE.

Et queulles ! Monſieur.

COLIN.

C'eſt que la biauté de votre perſonne, car il ne faut pas tant de préambule, & c'eſt ce qui fait d'abord que je vous veux pour femme. Qu'eſt-ce qu'ou dites à çà !

COLETTE.

Je dis qu'il en arrivera ce qu'il pourra, mais que voute diſcours me hauſſe la couleur, parce que je n'avons pas la coûtume d'entendre prononcer les choſes que vous mettez en avant.

ARLEQUIN.

Ah ! cela va couci couci.

COLIN.

Ça eſt vrai, Mademoiſelle, mais vous

ſerez pûs accoutumée à la ſeconde fois qu'à la premiere, & de fois en fois vous vous y accoutumerez tout-à-fait. [*à Arlequin.*] Fais je bien?

ARLEQUIN.

J'apperçois quelque choſe de ruſtique dans les dernieres lignes de votre compliment.

COLETTE.

Mais oüi, il m'eſt avis qu'il y a d'abord galopé de l'amour au mariage.

COLIN.

C'eſt que je ſuis hatif, mais j'irai le pas. Je ne dirai pas que vous ſerez ma femme: mais çà n'empêchera pas que je ne ſois voute homme.

COLETTE.

Eh bian, le vela encore embarbouillé dans les épouſailles.

COLIN.

Morgué, c'eſt que cette nôce eſt friande, & mon eſprit va toûjours trottant envar elle.

ARLEQUIN.

Vous avez le goût d'une épaiſſeur.....

COLIN.

Bon bon, laiſſons tout cela; tenez, je m'en vas, je n'aime pas à être à l'école: je parlerai à l'avanture, laiſſez venir Madame

Madame Damis, pis qu'alle eſt veuve, alle me fera mieux ma leçon que vous; adieu, mijaurée, je vous ſalue, noute Magiſter.

SCENE X.

ARLEQUIN ET COLETTE

ARLEQUIN *à part.*

VEla une éducation qui m'a coûté bien de la peine; achevons la vôtre, Mademoiſelle. Premierement je croi qu'il a raiſon quand il vous appelle une mijaurée.

COLETTE.

Et pardi il n'y a qu'à dire, je ſerai pûs hardie; car je me retians à cette heure-ci: tenez, ce n'étoit que mon frere qui m'en contoit, dame ça n'afriole pas. Mais M. le Chevalier, c'eſt une autre hiſtoire; ſa mine me plaît, vous varrez, vous varrez comme ça me demeine le cœur. Voulez-vous que je lui diſe, que je l'aime? ça me fera biaucoup de plaiſir.

ARLEQUIN.

Prrrr.... comme elle y va : tout le ſang de la famille court la poſte ; patience, mon écoliere, je vous diſois donc quelque choſe, où en étions-nous !

COLETTE.

A l'endroit où j'étois, une mijaurée.

ARLEQUIN.

Tout juſte, & je concluois .... mais je ne conclus plus rien, j'ajoûterai ſeulement ce qui s'enſuit. Quand les reyérences ſeront faites, vous aurez une certaine modeſtie qui ſera relevée d'une certaine coquetterie.... .

COLETTE.

Je boutrai une pincée dc chaque ſorte, n'eſt-ce pas !

ARLEQUIN.

Fort bien. Vous ſerez ... timide.

COLETTE.

Helas ! Pourquoi !

ARLEQUIN.

Timide & galante.

COLETTE.

Ah j'entends ! je boutrai de çà qui ne dit rian & qui n'en penſe pas moins.

ARLEQUIN *à part.*

L'aimable enfant ! elle entend ce que je luis dis, & moi, je n'y comprens rien. (*tout*

haut) Le Chevalier continuera; d'abord il ne ſera que poli, petit à petit il deviendra tendre.

COLETTE.

Et moi qui le varrai venir, je m'avancerai à l'avenant.

ARLEQUIN.

Elle veut toûjours avancer.

COLETTE.

Je lui baillerai bonne eſperance, & je pardrai mon cœur à proportion que j'aurai le ſian.

ARLEQUIN.

Ma foi vous y êtes.

COLETTE.

Oh laiſſez-moi faire, je ſçaurai bian petit à petit manquer de courage, & pis en manquer encore davantage, & pis enfin n'en avoir pus.

ARLEQUIN.

Il n'y a plus d'enfans! Mademoiſelle, vous dira-t-il en vous abordant, vous voyez le plus humble des vôtres.

COLETTE.

Et moi, je vous remarcie de votre humilité, ce li-ferai-je.

ARLEQUIN.

Que vous êtes aimable! qu'on a de plaiſir à vous contempler, ajoûtera-t-il

en penchant la tête. Qu'il ſeroit heureux de vous plaire, & qu'un cœur qui vous adore goûteroit d'admirables félicitez ! ah, ma chere Demoiſelle, quel tas de charmes ! que d'appas ! que d'agrémens ! votre perſonne en fourmille, ils ne ſçavent où ſe mettre : ſoûriez mignardement là-deſſus. *Colette ſoûrit.*) Ah, ma Déeſſe ! puis-je eſperer que vous aurez pour agréable la tendreſſe de votre amant ! Regardez-moi honteuſement, du coin de l'œil à préſent.

COLETTE *l'imitant.*

Comme çà !

ARLEQUIN.

Bon : ah qu'eſt-ce que c'eſt cela ! vous me lorgnez d'une maniere qui me tranſporte. Eſt-ce que vous m'aimeriez ! répondez. Je ne veux qu'un pauvre petit mot. Soupirez à préſent.

COLETTE.

Bian fort !

ARLEQUIN.

Non, d'un ſoupir étouffé.

COLELTE.

Ah !

ARLEQUIN.

Oh après ce ſoupir-là il deviendra fou, il ne dira plus que des extravagances :

quand vous verrez cela, vous vous rendrez, vous lui direz, je vous aime.

COLETTE.

Tenez, tenez, le vela qui viant : je parie qu'il va me faire repaſſer ma leçon. Dame je ſçai où il me faut rendre à cette heure.

ARLEQUIN.

Adieu donc ; je vous mets la bride ſur le cou. (*à part.*) Ouais, je croi que mon cœur a cru que je parlois ſérieuſement !

SCENE XI.

LE CHEVALIER, COLETTE, ARLEQUIN.

LE CHEVALIER *à Arlequin.*

MOn ami, tu fais ici la pluye & le beau tems ; fais durer le dernier, je t'en prie, je ſuis né reconnoiſſant.

ARLEQUIN.

Mettez-vous en chemin, je vous promets le plus beau tems du monde. (*Il ſe retire.*)

SCENE XII.

LE CHEVALIER, COLETTE.

LE CHEVALIER.

J'Ai quitté la compagnie, je n'ai pû, Mademoiſelle, réſiſter à l'envie de vous voir: j'ai perdu mon cœur, une charmante perſonne me l'a pris, cela m'inquiette, & je viens lui demander ce qu'elle en veut faire. N'êtes-vous pas la receleuſe ? donnez-m'en des nouvelles, je vous prie.

COLETTE *à part.*

Oh pis qu'il a perdu ſon cœur, nous ne bataillerons pas long-tems. (*haut.*) Monſieur, pour ce qui eſt de votre cœur, je ne l'avons pas vû, ſi vous me diſiez la parſonne qui l'a prins, on varroit ça.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoiſſez donc pas ?

COLETTE *faiſant la revérence.*

Non, Monſieur, je n'avons pas cet honneur-là.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoiſſez pas ! Eh cadedis, je vous prends ſur le fait, vous portez les yeux de celle qui m'a fait le vol.

COLETTE *à part.*

Je le vois venir, le malicieux. (*haut*) Monſieur, c'eſt pourtant mes yeux que je porte, je n'empruntons ceux-là de parſonne.

LE CHEVALIER.

Parlez, ne vous voiez-vous jamais dans le criſtal de vos fontaines ?

COLETTE.

Oh ſi fait, queuque fois en paſſant.

LE CHEVALIER.

Patience, eh qu'y voyez-vous ?

COLETTE.

Eh mais, je m'y vois.

LE CHEVALIER

Eh donc, voilà ma friponne.

COLETTE *à part.*

Helas ! il ſera bien tôt mon fripon itou.

LE CHEVALIER

Que répondez-vous à ce que je dis ?

COLETTE.

Dame ! ce qui eſt fait eſt fait. Votre cœur eſt venu à moi, je ne l'y dirai pas

de s'en aller, & on ne rend pas cela de la main à la main.

LE CHEVALIER.

Me le rendre ! quand vous avez tiré deſſus, quand vous l'avez incendié, qu'il ſe portoit bien, & que vous l'avez fait malade! Non, ma toute belle, je ne veux point d'un incurable.

COLETTE.

Queu pitié que tout çà ! comment ferai-je donc !

LE CHEVALIER.

Ne vous effrayez point : ſans crier au meurtre, je trouve un expedient ; vous m'avez maltraité le cœur, faites les frais de ſa guériſon, j'attendrai, je ſuis accommodant, le vôtre me ſervira de nantiſſement, je m'en contente.

COLETTE.

Oui-da ! vous êtes bian fin : ſi vous l'aviez une fois, vous le garderiez peut-être.

LE CHEVALIER.

Je vous le garderois, vous ſentez donc cela mignone ? une légion de cœurs ſi je vous les donnois, ne payeroit pas cette expreſſion affectueuſe ; mais achevez, vous êtes naïve, développez-vous ſans façon, dites le vrai, vous m'aimez ?

COLETTE.

Oh çà ſe peut bian ; mais il n'eſt pas encore tems de le dire.

LE CHEVALIER.

Je me mettrois à genoux devant ces paroles, je les ſavoure, elles fondent comme le miel ; mais donc quand ſera-t-il tems de tout dire ?

COLETTE.

Allez, allez toujours, je vous garde ça quand je vous varrai dans le tranſport.

LE CHEVALIER.

Faites donc vîte, car il me prend.

COLLETTE.

Oh je ne le veux pas lors, retournons où nous étions. Vous me demandez mon cœur ; mais il eſt tout neuf, & le vôtre a peut être ſarvi !

LE CHEVALIER.

Le mien, poupone, ſçavez-vous ce qu'on en dit dans le monde, le nom qu'on lui donne ! on l'appelle l'indomptable.

COLETTE.

Il a donc pardu ſon nom maintenant.

LE CHEVALIER.

Il ne lui en reſte pas une ſyllabe, vos beaux yeux l'ont dépouillé de tout : je le

renonce, & je plaide à préſent pour en avoir un autre.

COLETTE.

Et moi qui ne ſais pas plaider, vous varrez que je pardrai cette cauſe-là.

LE CHEVALIER *la regarde.*

Gageons, ma poule, que l'affaire eſt faite.

COLETTE *à part.*

Je crois que voici l'endroit de le regarder tendrement. [*Elle le regarde.*]

LE CHEVALIER.

Je vous entends, mon ame, ce regard là décide, je triomphe, je ſuis vainqueur; mais faites doucement, la victoire m'étourdit, je m'égare, la tête me tourne, ménagez moi je vous prie.

COLETTE *à part.*

Vela qui eſt fait, il eſt fou, ça doit me gagner, faut que je parle.

LE CHEVALIER.

Le papa vous donne à moi, ſignez, paraphez la donation, dites que je vous plais.

COLETTE.

Oh pour ça oui, vous me plaiſez, n'y a que faire de pataraffe à çà.

LE CHEVALIER.

Vous me raviſſez ſans me ſurprendre: mais voici Madame Damis & le Beau-

frere, nos affaires ſont faites, ils viennent convenir des leurs. [*à part.*] *retirons-nous. Colette ſort.*

SCENE XIII.

Madame DAMIS, COLIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JUſqu'au revoir. M. Colin, vous aime-t-on !

COLIN.

Je ſommes ici pour voir çă.

LE CHEVALIER.

Achevez donc.

SCENE XIV.

Madame DAMIS, COLIN.

COLIN *à part.*

TAchons de bian dire. (*haut.*) Madame, il eſt vrai que l'honneur de

voir voute biauté eſt une choſe ſi admirable, que par rapport à noute mariage, dont ce que j'en dis, n'eſt pas que j'en parle, car mon amitié dont je ne dis mot; mais .... tenez je m'embarbouille dans mon compliment, parlons à la franquette, il n'y a que les mots qui faiſons les paroles; j'allons être mariez enſemble, çà me réjouit: çà vous rend-il gaillarde?

Madame DAMIS *riant.*

Il parle un aſſez mauvais langage, mais il eſt amuſant.

COLIN.

Il eſt vrai que je ne ſçavons pas l'oſtographe; mais morgué je ſommes tout-à-fait drôle; quand je ris, c'eſt de bon cœur, quand je chante c'eſt pis qu'un marle, & de chanſons j'en ſavons plein un boiſſiau: c'eſt toûjours moi qui mene le branle, & pis je ſaute comme un cabry, & boute & t'en auras, toûjours le pied en l'air, n'y a que moi qui tiant, hors Maturaine da, qui eſt auſſi une ſauteuſe, haut comme une parche. La connoiſſez-vous? c'eſt une bonne criature & moi auſſi: tenez je prends le tems comme il viant, & l'argent pour ce qu'il vaut. Parlons de vous. Je ſis riche, vous

êtes belle, je vous aime bian, tout çà rime enſemble, comment me trouvez-vous?

Madame DAMIS.

Il ne vous manque qu'un peu d'éducation, Colin.

COLIN.

Morgué l'appetit ne me manque pas toûjours, c'eſt le principal; & pis cette éducation à quoi çà ſart-il! Eſt-ce qu'on en aime mieux! Je gage que non. Marions nous, vous en varrez la preuve, vela parler ça.

Madame DAMIS.

Je crois que vous m'aimerez; mais écoutez Colin, il faudra vous conformer un peu à ce que je vous dirai, j'ai de l'éducation moi, & je vous mettrai au fait de bien des choſes.

COLIN.

Bian entendu; mais avec la parmiſſion de votre éducation, dites moi, ſuis-je pas aimable!

Madame DAMIS.

Aſſez.

COLIN.

Aſſez, c'eſt comme qui diroit beaucoup; mais c'eſt que la confuſion vous rend le cœur chiche; baillez-moi votre

main que je la baiſe, ça vous mettra pu en train. (*Il lui baiſe la main.*)

Madame DAMIS.

Doucement Colin, vous paſſez les bornes de la bienſéance.

COLIN.

Dame, je vas mon train moi, ſans prendre garde aux bornes, mais morgué dites-moi de la douceur.

Madame DAMIS.

Cela ne ſe doit pas.

COLIN.

Et bian ça ſe prête, & je ſis bon pour vous le rendre.

Madame DAMIS.

En verité, l'amour eſt un grand maître ! il a déja rendu ſes ſimplicitez agréables.

COLIN.

Bon vela une belle bagatelle, voirement vous en varrez bien d'autres.

SCENE XV.

MADAME DAMIS, COLIN, CLAUDINE, BLAISE, ARLEQUIN, LE CHEVALIER, COLETTE, COLIN.

(On entend les Violons.)

LE CHEVALIER *après avoir donné la main à Claudine.*

EH bien, mes amis, êtes-vous tous d'accord?

COLIN.

Alle me trouve gaillard, & alle dit qu'alle eſt bian contante; mais vela des Violonneux!

BLAISE.

Oui, c'eſt une petite politeſſe que je faiſons à ma Bru, comme un reſte de collation.

LE CHEVALIER.

Et le Contrat! Sandis c'eſt le repos de l'amour honnête: où ſe tient le Notaire?

BLAISE.

Il va venir, divartiſſons nous en l'attendant : allons, Violons, courage.

(*La Fête ſe fait, & dans le milieu de la Fête on apporte une lettre à Blaiſe qui dit.*) Eh vela le Clerc de noute Procureux ! qu'eſt-ce, M. Griffet ! qu'y a-t-il de nouviau !

GRIFFET.

Liſez Monſieur.

BLAISE.

Tenez mon gendre, dites-moi l'écriture.

LE CHEVALIER *lit.*

J'ai crû devoir vous avertir que M. Rapin fit hier banqueroute, & que l'état dans lequel il laiſſe ſes affaires, fait juger qu'il paſſe en pays Etranger ; il doit à pluſieurs perſonnes & ne laiſſe pas un ſol, j'ai pris toutes les meſures convenables en pareils cas, j'y ſuis intereſſé moi-même : mais je ne vois nulle eſperance, mandez-moi cependant ce que vous voulez que je faſſe, j'attends votre réponſe, & ſuis.

LE CHEVALIER *pliant la Lettre, dit à Blaiſe.*

Blaiſe, mon ami, il ne me reſte plus qu'à vous répeter ce que le Procureur a

mis

mis au bas de ſa miſſive (*en lui rendant la Lettre.*) Et ſuis, car les articles de notre Contrat ſont paſſez en Pays Etrangers, actuellement ils courent la poſte. Adieu Colette, je vous quitte avec douleur.

COLETTE.

Vela donc cet homme qui me vouloit bailler tout un régiment de cœurs !

LE CHEVALIER.

Le régiment, le Banqueroutier le réforme, il emporre la Caiſſe.

ARLEQUIN.

Ma foi ce n'eſt pas grand dommage ; mauvaiſe milice que tout cela, qui ne vaut pas le pain d'amunition.

LE CHEVALIER.

Je t'entends Faquin.

Madame DAMIS.

Allons Mr. le Chevalier, donnez-moi la main, retirons-nous, car il ſe fait tard.

ARLEQUIN.

Bon ſoir, la Couſine ; adieu, le Couſin : mes complimens à vos ayeux, à cauſe du bon ſens qu'ils vous ont laiſſé.

COLIN.

Pardy, c'eſt une accordée de pardue : tu me quittes ! je te quitte, & vive la joye. Danſons Papa.

ARLEQUIN.

Sieur Blaiſe, vous m'avez pris ſur le

pied de cent écus par an, il y a un jour que je ſuis ici : & calculons, payez je parts.

BLAISE.

Femme à quoi penſes-tu !

CLAUDINE.

Je penſe que vela bian des équipages de chuts, & des caſaques de reſte.

BLAISE.

Et moi je penſe qu'il y a encore du vin dans le pot & que j'allons le boire. Allons, enfans, marchez. (*à Arlequin.*) Venez boire itou vous, bon voyage après, & pis adieu le biau monde.

Fin de la Comedie.

APPROBATION.

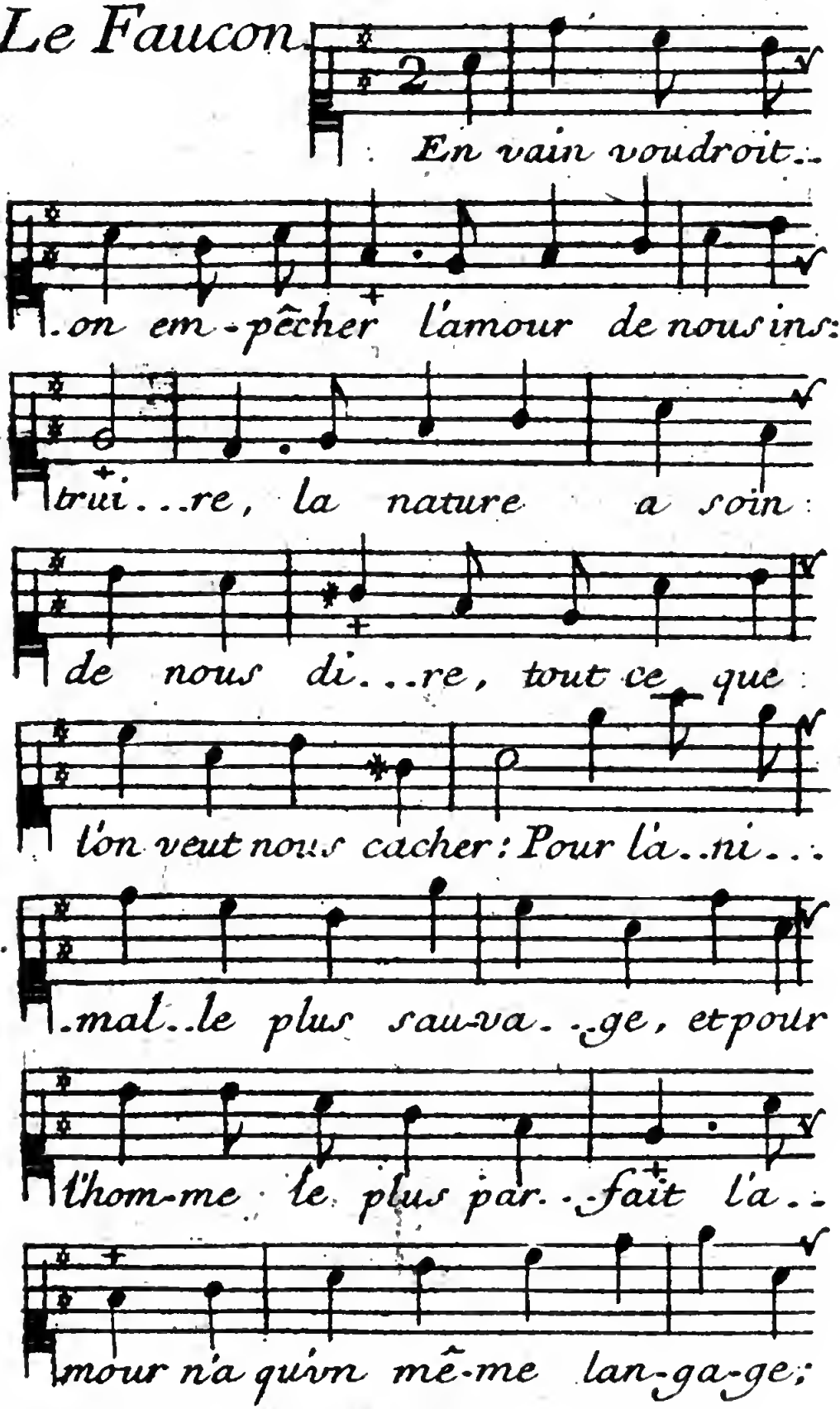
J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *l'Heritier de Village*, Comedie d'un Acte, qui peut être imprimée. A Paris le 3. Mars 1727.

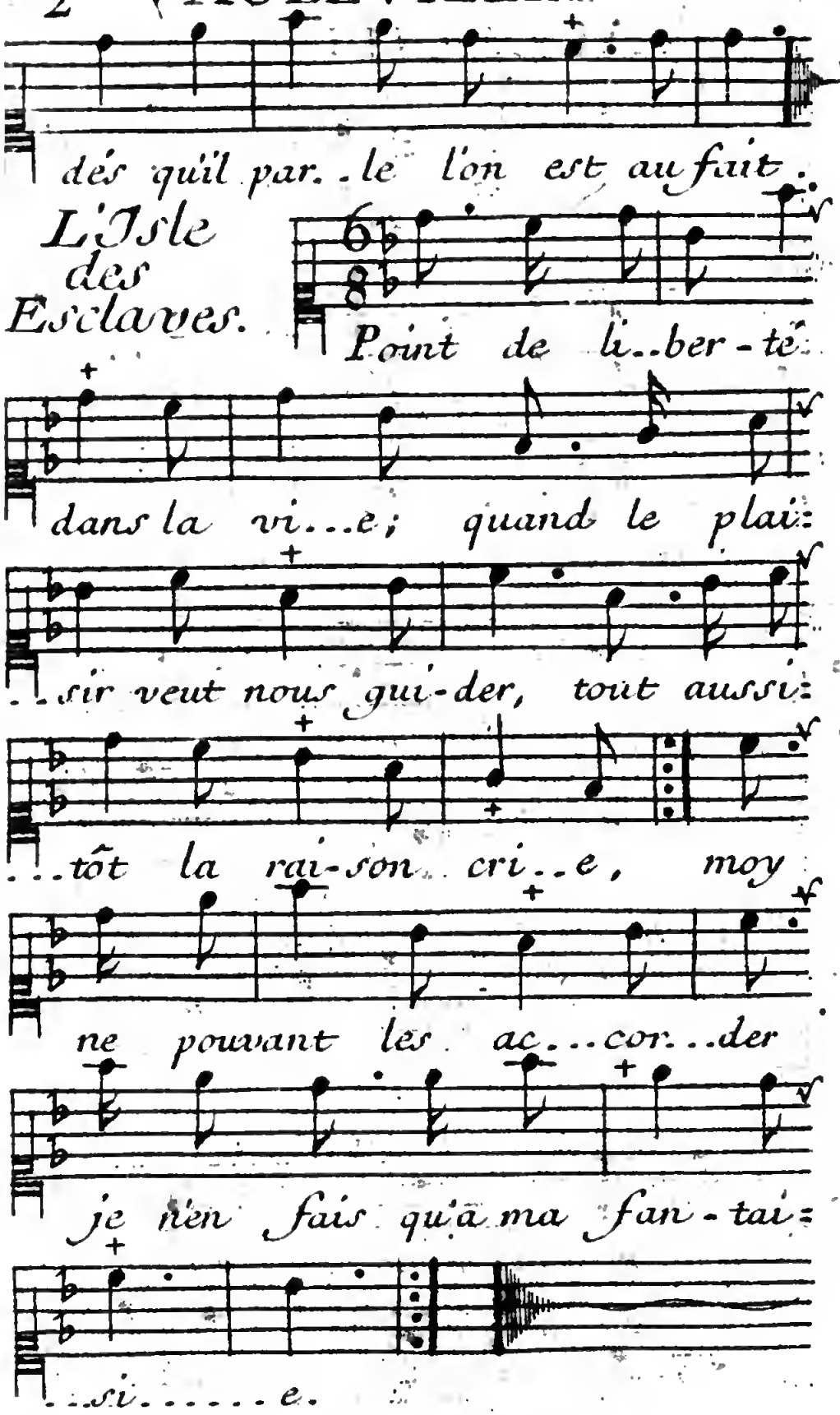
BLANCHARD.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Théatre Italien*, j'ai examiné en particulier les differentes Piéces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3. Novembre 1718.

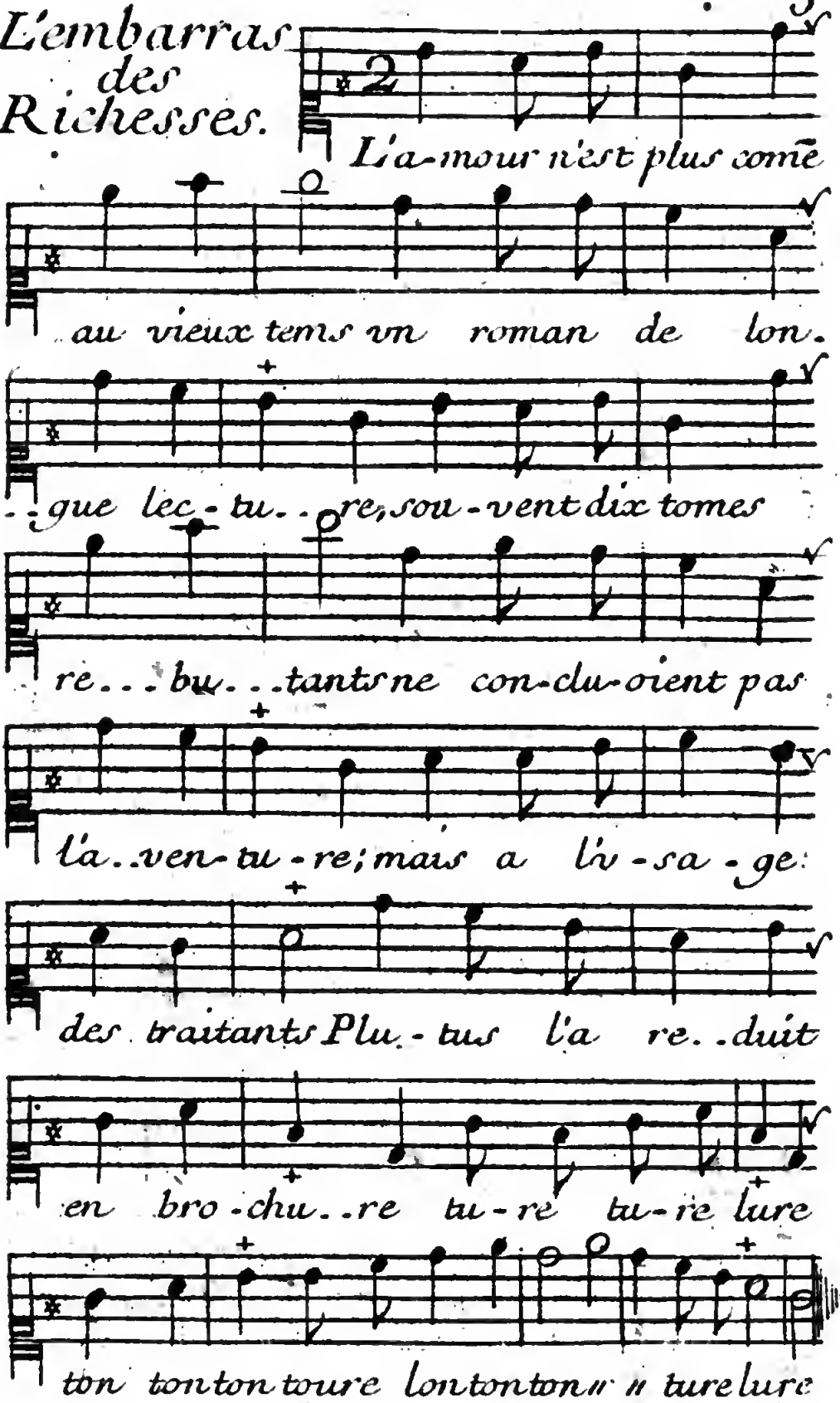
DANCHET.

Le Faucon.

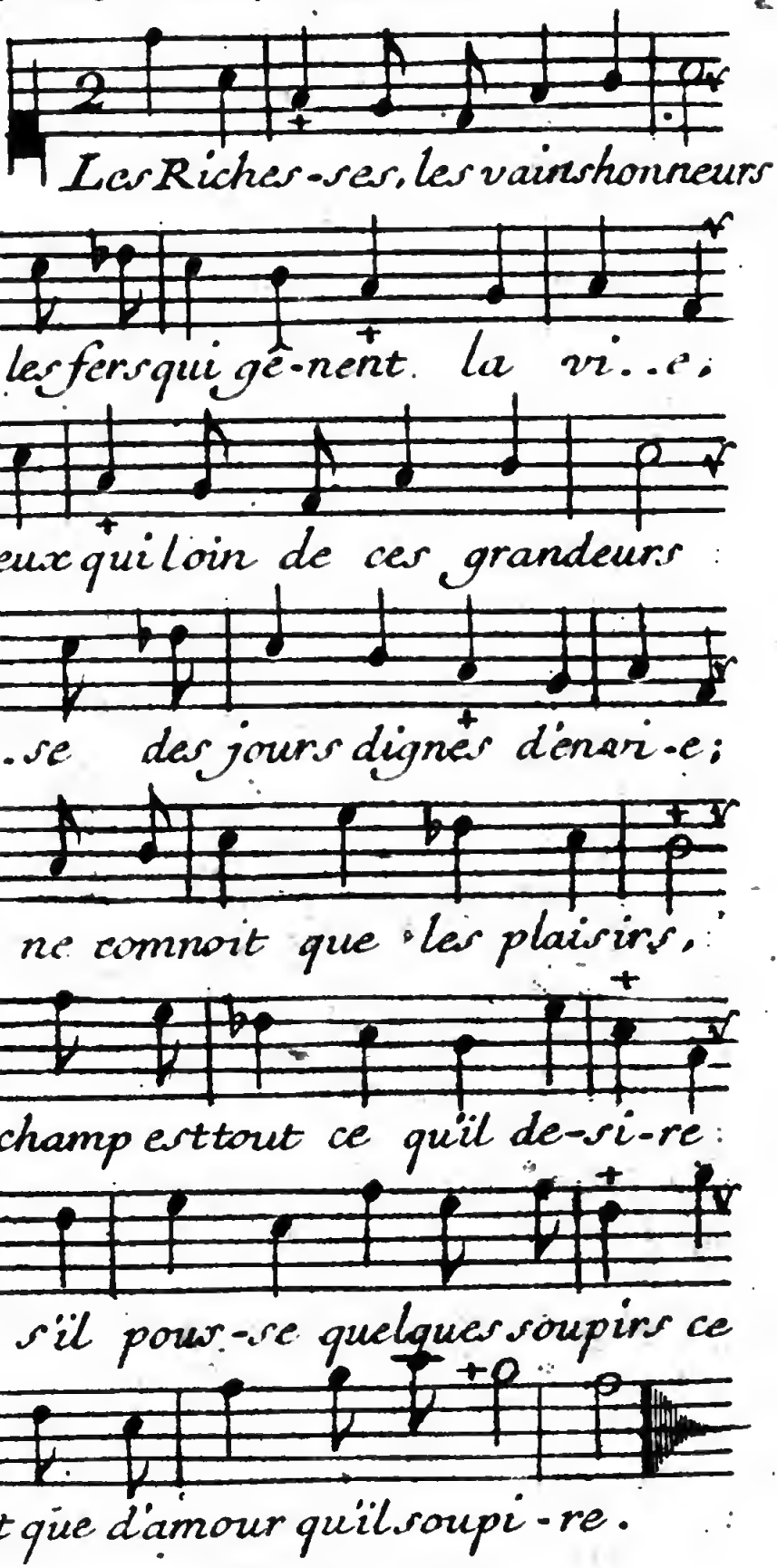

En vain voudroit on em-pêcher l'amour de nous ins-
truire, la nature a soin
de nous dire, tout ce que
l'on veut nous cacher: Pour l'animal le plus sauvage, et pour
l'homme le plus parfait l'a-
mour n'a qu'un même langage;


dés qu'il par..le l'on est au fait.
L'Isle des Esclaves.
Point de li..ber-té
dans la vi...e; quand le plai-
..sir veut nous gui-der, tout aussi-
...tôt la rai-son cri..e, moy
ne pouvant les ac...cor...der
je n'en fais qu'à ma fan-tai-
..si.....e.

L'embarras des Richesses.



VAUDEVILLES



Tome 5

Fin du 5e Tome.

d' invent: 539